

Pour l'école d'après

Trois domaines essentiels

Pierre Frackowiak

On pourra toujours reprendre et poursuivre les débats pédagogiques à l'infini, l'histoire contemporaine de l'école prouve que cela n'a guère d'impact réel. Qui s'y intéresse encore ? Les innovations pédagogiques, les transformations fondamentales des pratiques, la construction de cohérences entre les finalités de l'éducation et l'action pédagogique quotidienne n'ont touché que 10 % des classes, sous tous les gouvernements successifs, de droite et de gauche, de 1969 à ce jour. Rénovation pédagogique des années 70, loi d'orientation de 1989, multiplication successives et aléatoires de dispositifs qui se superposent ou se juxtaposent sans changer le fond, tout s'est plus ou moins noyé dans le sable du conservatisme et de l'indifférence. L'arrivée du numérique n'a pas changé grand-chose, elle a généralement renforcé les pratiques classiques en donnant une illusion de modernité.

Le projet de refondation de l'école a lui-même lamentablement échoué faute de courage. Détruit par les corporatismes à courte vue, l'absence de pensée partagée, l'accumulation d'erreurs parmi lesquelles l'aménagement de la semaine scolaire comme premier pas d'une refondation n'a pas été la moindre, la belle ambition a été réduite à néant. Exactement comme pour la loi de 89, plus personne n'en parle, comme si cela n'avait pas existé. Même ses initiateurs et ses responsables n'en parlent plus, comme s'ils avaient honte ou de la loi elle-même ou de son échec.

Si la situation n'était pas aussi dramatique, on pourrait sourire de l'arrogance de la gauche qui a abandonné ce projet et qui prétend donner des leçons aux autres aujourd'hui. Il est pourtant évident que si l'on avait été capable de mettre en place quelques fondamentaux irréversibles, dans une perspective à long terme, avec une mobilisation de la Nation toute entière, la démolition de l'école aurait été impossible. Celle de Jules Ferry a été capable de surmonter les guerres et les pandémies jusque dans les années 60 où elle n'était plus en capacité de participer à la construction d'une nouvelle société naissante. Celle conçue pour le 21^{ème} siècle aurait du convenir à plusieurs générations, tout en prévoyant la souplesse nécessaire aux adaptations imposées par l'évolution exponentielle des technologies de la communication et en donnant du sens aux apprentissages

L'administratisation et la technocratisation galopantes, l'évaluationnisme et le pilotage par les résultats apparents, la déshumanisation du système éducatif, l'absence de réflexion prospective mobilisatrice ont tué l'espérance et découragé les acteurs les plus engagés. L'oppression exercée sur les professeurs des écoles avec la multiplication des exigences, l'usage abusif du numérique pour « piloter » tous les jours, dimanches et jours fériés inclus (sans la moindre gêne quant à l'usage des smartphones et ordinateurs personnels ou familiaux sans indemnité), la paperasserie étouffante, ont fait perdre à la majorité le sens et le goût du métier : désenchantement, lassitude, exaspération, fatigue, stress, autant de facteurs négatifs pour l'action éducative. Il faudra du temps et un

projet neuf et enthousiasmant – et aussi un peu de sous pour les salaires - pour remobiliser tous les enseignants.

La crise sanitaire que nous vivons est ou aura été un puissant révélateur de réalités ignorées par les ministres successifs auxquels l'encadrement de l'Education Nationale ne donne que des comptes-rendus positifs et des résultats attendus aux évaluations. Chaque ministre peut ainsi déclarer que 90 % des enseignants approuvent ses décisions, même quand elles sont en totale contradiction avec les précédentes. Les syndicats d'enseignants dont l'audience ne progresse pas depuis de nombreuses années n'ont pas été non plus les promoteurs d'une autre école en dépit de quelques universités d'automne ou d'été et de belles déclarations. Il est vrai qu'un syndicat qui ne veut pas perdre d'adhérents ne peut pas être à l'avant-garde des combats pédagogiques...

Le confinement, avec son cortège d'illusions et de mensonges sur les réalités de la prétendue continuité pédagogique, avec le désarroi ou la résignation des enseignants et des parents, conduit les pédagogues à relancer leurs belles idées sur une école démocratique, humaine, émancipatrice, généreuse... Tout a déjà été écrit. La bibliographie est considérable. Il suffirait de reprendre Philippe Meirieu, André Giordan, Eveline Charmeux, Michel Serres, Edgar Morin, Jacques Delors, l'ICEM Freinet, le GFEN, etc, de tout passer au tamis pour dégager l'essentiel et hiérarchiser. Mais les conservateurs de droite et de gauche reprendraient rapidement leurs armes pour relancer les polémiques et les procès. « Comment ? L'école d'après pourrait donc être radicalement différente de celle d'avant ? Vous n'y pensez pas ! C'est impossible ». On connaît bien la chanson.

Dans ce contexte morose, il me semble qu'un peu de pragmatisme et de bon sens pourrait faire avancer les idées pour l'après. Trois domaines font apparaître, à la fois, des moteurs déterminants éventuels et des preuves possibles d'une volonté réelle de changement : les programmes, le fonctionnement du système, le rôle des parents. Pas plus, pas moins. Avec un enchaînement garanti des transformations nécessaires. Je le répète : ces trois domaines sont parfaitement mis en lumière par la crise.

Les programmes. Ils sont évidemment trop lourds au point que, depuis toujours, on est incapable de les « finir ». Et quand on parvient à les finir, c'est pour 5 ou 10 élèves dans le meilleur des cas, sur 20 ou 30. En conséquence, à la moindre rupture dans le déroulement d'une année scolaire, individuelle (maladie d'un élève) ou collective (pandémie), on est perdu, « On n'a pas fait le programme ! ». Il fut un temps où le contrôle de la réalisation du programme était même une des priorités des inspecteurs. Ces sacro-saints programmes, écrits pas des experts qui ne savent pas faire l'école, étouffent toutes les idées qui peuvent surgir de l'actualité ou de l'environnement. Ils sont toujours en rupture avec les finalités et les objectifs généraux nécessairement transversaux. Juxtaposés, cloisonnés, figés, ils font toujours perdre du temps et du sens. Or, on apprend à parler, à lire, à écrire, à penser dans toutes les disciplines et une notion ne prend tout son sens que si on la traite dans plusieurs disciplines. On mesure plus que jamais à quel point la formation du citoyen (valeurs, civisme, solidarité, respect de l'autre), la formation du consommateur (liée au développement durable), le développement de l'intelligence de tous, sont des besoins vitaux pour la société. Tout cela n'est pas dans les programmes d'avant... On accumule des savoirs dont une grande partie sera vite oubliée, mais on ne forme pas le citoyen. On ne peut pas éviter d'y réfléchir pour l'école d'après.

Le fonctionnement du système. Personne n'a, à ce jour, osé remettre en cause profondément le fonctionnement pyramidal, autoritaire, descendant, qui fait que les ordres descendent du sommet vers le bas, en cascades, avec des alourdissements à chaque palier. Le niveau inférieur veut et croit toujours faire mieux, et donc plus, évidemment, à la fois avec l'espoir de satisfaire le niveau supérieur et sous le prétexte fallacieux d'aider les exécutants. A chaque nouvelle circulaire, on accroît la charge de travail sans jamais faire appel à l'intelligence individuelle et collective des enseignants. Il faut toujours continuer à faire comme avant pour ne déranger personne, à faire comme on peut aujourd'hui, à faire

semblant de faire ce qu'il faudrait faire après. On a l'impression que ce système totalement désuet est impossible à changer. On prétend que le pilotage est la solution. J'ai écrit, comme d'autres, à de nombreuses reprises que piloter un système en étant incapable d'analyser ses résultats au regard des pratiques qui les produisent est stupide, d'autant plus que les pilotes n'ont pas de cap clair et partagé, pas de carburant (les moyens pour améliorer le fonctionnement). Les seules armes sont alors le conseil (qui est toujours une recommandation par rapport à une critique implicite) et la coercition. Pour l'école d'après, il faudrait faire confiance aux enseignants et faire appel à leur intelligence, non pas sur la base de faux conseils souvent inapplicables, que les conseillers ne sauraient pas mettre en œuvre eux-mêmes, problématiser en concertation, choisir deux ou trois problèmes et chercher ensemble des solutions réalisables à expérimenter. **La pandémie a bien mis en évidence que l'absence de liberté des acteurs de terrain les conduit à la résistance passive, à la tricherie sur la paperasse, au découragement.** L'école d'après a besoin de se ré-humaniser et de respirer.

Le rôle des parents. La pandémie montre de manière éclatante que le métier de parent et le métier d'enseignant sont très différents. Un parent ne peut pas faire l'école, d'ailleurs les enfants le disent sans cesse : « Madame, elle fait pas comme ça ». Un parent ne peut pas permettre la construction de notions nouvelles qui exigent mise en situation, réflexion, expression, échanges entre élèves, échanges avec l'enseignant, élaboration de synthèses et de conclusions, réinvestissements dans d'autres situations. C'est un métier qui exige une formation de haut niveau. **On a vu que les seules activités possibles à la maison sont des exercices d'application** (même sur des notions qui n'ont pas été comprises, construites), **corrections, explications** (souvent laborieuses). **Parler de continuité pédagogique relève alors de la malhonnêteté intellectuelle.** Par ailleurs, considérer les parents comme des substituts d'enseignants, des exécutants des consignes des enseignants, des répétiteurs, est plutôt dévalorisant. Les parents ont bien d'autres choses à faire pour leurs enfants que de tenter de jouer à l'enseignant, de s'enfermer dans les disciplines... L'exploitation de la vie quotidienne, de l'environnement, des lectures, des documentaires télévisés, des jeux, offre une multitude d'occasions de s'exprimer, de dialoguer (conversation sur de vrais sujets), de raisonner, de développer leur langage et leur intelligence... sans faire l'école ! Certes, une petite formation au métier de parents serait sans doute bienvenue. C'est le seul métier que l'on n'apprend pas, et pourtant... L'école d'après doit redéfinir les rôles et les complémentarités.

Faute de décisions fortes dans ces trois domaines, on ne pourra rien changer malgré toute la bonne volonté de chacun, malgré les bonnes intentions dont l'enfer est pavé, malgré la reprise des longs débats pédagogiques dans l'entre soi, malgré tous les éléments de langage dont nos responsables politiques de tous bords se délectent.

Alors, l'école d'après risque fort d'être identique à l'école d'avant. Et dans quelques années, plus personne n'en parlera. Sauf peut-être, soudainement, si une nouvelle pandémie surgit. Alors, comme toujours, il sera encore trop tard.

Le 18/04/2020
Pierre Frackowiak
Inspecteur de l'Education Nationale honoraire
Auteur